



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Avez-vous vu le *Val d'Andorre*? Que c'est joli! que c'est plein de jeunesse, de fraîcheur, de verve, d'originalité! que c'est bien exécuté! quel ensemble! quelle perfection! il y en a même qui poussent l'enthousiasme jusqu'à cette naïveté: Ce M. Halévy..... c'est incroyable!..... — Voilà à peu près ce qu'on dit par tout Paris. Il y a longtemps qu'on n'a vu un pareil succès. Et jugez ce qu'il doit être pour qu'on en parle tant en ce moment de préoccupations politiques et de crises de toutes sortes. Avez-vous entendu M^{lle} de la Grange? Qui, M^{lle} de la Grange?... Comment, vous ne vous rappelez pas l'effet que produisit son apparition dans les salons de Paris, il y a quelques années?... et le succès qu'elle eut sur la scène des Italiens, où elle chanta

en compagnie de quelques amateurs (dans une soirée donnée au bénéfice des pauvres, et qui avait réuni toute l'aristocratie parisienne) l'opéra du *Duc de Guise* de M. de Flottow! Vous n'avez donc jamais lu un journal d'Italie? vous n'avez donc jamais entendu parler un voyageur? car son nom est illustre au delà des Alpes; son nom a été salué avec enthousiasme à San-Carlo et à la Scala, à la Pergola et à la Fenice!

Au moins vous n'ignorez pas que nous aurons, la semaine prochaine peut-être, la rentrée de Lablache; avec notre incomparable chanteur, on va nous rendre une bonne partie du répertoire inéxecutable sans lui; car telle est la prédilection du public parisien pour Lablache, qu'aucun artiste n'oserait se risquer dans ses rôles.

— Un autre retour, qui a fait événement dans le monde musical, c'est le retour de

Roger. Notre charmant ténor nous revient de Londres et des provinces d'Angleterre, avec une riche moisson de succès. L'on a déjà commencé à l'Opéra les répétitions de l'ouvrage dans lequel il doit paraître. — M^{me} Pauline Garcia-Viardot est aussi à Paris, et, grâce à l'activité de la direction, l'Opéra nous promet une brillante saison.

Et notre vieux Cirque qui, lui aussi, fait sa réouverture! *La Poule aux œufs d'or*! Cette vaste et magnifique salle est remise à neuf avec toutes les recherches du goût et du confort!

Ainsi, vous le voyez, Paris n'est pas si entièrement à ses préoccupations politiques qu'il ne fasse ses préparatifs de fêtes et de plaisirs.

Laborde a rouvert sa charmante salle de la rue de la Victoire, et le professeur en vogue a vu revenir, au premier mot, ses brillants et fashionables élèves. — Les *cours* de polka, de redowa, ont repris avec plus de zèle et d'animation que jamais; et le monde élégant n'a pas du tout l'air de dédaigner, pour cet hiver, les plaisirs de Terpsichore (style d'autrefois).

Les journaux aussi ont repris une allure plus littéraire; ils n'ont plus leurs immenses colonnes exclusivement absorbées par les discussions du moment, le feuilleton a repris ses allures d'autrefois; le *Sicéle* poursuit la piquante publication du *Vicomte de Bragelonne*, et le *Constitutionnel* les *Péchés capitaux* de M. Eugène Sue; mais ce que toute la France, toute l'Europe suit avec admiration, c'est le feuilleton de la *Presse*: les *Mémoires d'Outre-tombe* de M. de Chateaubriand. Certes, voilà une œuvre qui répond à tout ce que l'on pouvait attendre, et elle est bien à la hauteur du grand nom de son auteur. Dans les pages où jusqu'ici M. de Chateaubriand ne nous a encore raconté que les premières années de sa vie, on retrouve cette grandeur de style, cette grâce, ces élans du cœur, ces images si colorées, qui caractérisent les plus belles pages de l'auteur de l'*Itinéraire* et du *Génie du Christianisme*. Nous reviendrons, du reste, et prochainement, sur cette publication, dont nous ne voulons aujourd'hui que proclamer l'immense et légitime succès.

Or, l'autre jour on nous faisait cette ques-

tion, qui, pour le moins, paraît bizarre: Pourquoi, depuis quelque temps, les femmes paraissent-elles si jolies? jamais elles n'ont semblé avoir de plus jolis regards, de plus gracieux sourires? — Nous avons cru trouver réponse à la question en disant que c'est parce que jamais les petites coiffures n'ont été plus variées, plus gracieuses, plus charmantes d'originalité et de *fantaisie*, — ce mot qui réunit toutes les séductions et toutes les étrangetés de la mode, et que pourrait résumer le talent exquis de M^{lle} Desboroff¹. — Ces petites coiffures, dont nous avons déjà beaucoup parlé, se multiplient sous toutes les formes.

Beaucoup sont composées de coques de ruban assez serrées pour former des touffes au-dessus de chaque oreille. Ces touffes sont reliées l'une à l'autre par une torsade de rubans qui traverse la tête. Les plus simples sont en velours uni, satin, ou ruban de fantaisie broché. On les pose sur une barbe ou une pointe de dentelle noire ou blanche dont les bouts, dépassant les touffes de chaque côté, tombent sur le cou et complètent la coiffure.

Nous n'indiquons cette coiffure dans toute sa simplicité que parce qu'elle est si généralement adoptée et si facile dans son exécution, qu'elle peut se répéter et se modifier à l'infini dans toutes sortes de toilettes.

Mais pour la représenter dans toute son élégance, telle que nous la voyons au théâtre ou dans les salons de M^{lle} Desboroff, nous dirons qu'elle est composée de rubans de velours richement brochés en or ou en argent.

Ainsi, nous en citerons une de gaze rose brochée argent, placée sur une petite pointe de blonde rose et argent.

Une autre, en rubans de velours vert-émeraude brochés en couleur rose-chine et or, placée sur une pointe de dentelle d'or.

Une autre, en rubans de satin blanc brochés or, placée sur une très-large barbe de tulle uni brodé d'un petit semé d'or. Les deux bouts de la barbe, resserrés sous chaque touffe des rubans, retombaient sur le cou.

Pour toutes ces coiffures, les fleurs de Cartier² sont composées avec une entente pleine de goût et d'*à-propos*. Les unes for-

¹ Rue Luxembourg, 35. — ² Rue Louis-le-Grand, 32.

ment des touffes qui remplacent les nœuds de rubans, et ne visent ni à l'effet ni à la prétention de la parure. Aussi font-elles de ravissants petits bonnets demi-négligé, sur lesquels nos grandes modistes ajoutent la blonde, la dentelle, le tulle uni, avec le plus grand succès.

Chez Cartier, encore pour cette même destination, sont de délicieuses *chutes de fleurs*, délicates et flexibles, qui retombent en pluie de chaque côté des jours; roses, bleues ou vert-lumière; ces petites gerbes vont à ravir, et nos grandes maisons de modes les recherchent entre toutes.

Nous reviendrons encore sur la *coiffure Amélie*, cette charmante composition de petits cordons de feuillages de velours qui traversent la tête, retiennent les touffes ou les boucles de chaque côté, et offrent tant de ressources pour y placer une barbe ou une pointe de dentelle qui en fait une *demi-parure* charmante.

Puisque nous en sommes aux coiffures, parlons d'une nouveauté toute simple, mais que nous trouvons chez M^{me} Payan¹ plus jolie que partout ailleurs; ce sont des petits fichus en tulle de soie broché, dont les longs bouts forment barbes de chaque côté. Ce genre de broderie produit à la fois un effet d'une richesse et d'une légèreté charmantes.

Ce même genre, en fichus de tulle noir couvert de dessins très-légers, brochés en soie blanche, est d'une inimaginable légèreté; car le tulle noir semble disparaître, et les broderies blanches n'ont plus l'air que de voltiger, pour ainsi dire, sur cette pénombre de l'inappréciable réseau noir.

Ces fichus, placés sur la tête et retenus de chaque côté par une grosse rose sans feuilles, forment tout simplement une délicieuse coiffure.

Reparlons des chapeaux en drap, dont la maison Baudrand² a eu l'initiative, et qui s'adoptent pour grand négligé; ils sont presque toujours noirs ou gris-feutre, ornés de traverses en charmants galons faits exprès ou en bandelettes de velours.

Ce goût de simplicité dans les chapeaux du matin a rendu, cet hiver, beaucoup de vogue aux chapeaux de feutre; et disons

aussi que grâce au goût d'Allemand¹, jamais leur forme n'a été plus gracieuse, leur qualité plus soyeuse et plus légère; aussi la maison Hoquet a-t-elle trouvé dans les charmants ornements qu'elle y sait disposer un nouveau succès, digne des modes charmantes qui appartiennent à cette maison si heureusement appréciée dans la fashion parisienne.

Un accident qui aurait pu avoir les suites les plus graves a mis aujourd'hui en émoi le quartier de la rue de la Paix. Les pompiers accouraient de leur caserne, et la foule entourait le splendide magasin de Guerlain; mais bientôt on a été rassuré, et le mal s'est réduit à quelques dégâts dans les appareils du laboratoire. Les magasins n'ont pas même été atteints par le feu; si bien que deux heures après on y revoyait ses élégantes et nombreuses habituées.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de chez soi. — Robe de satin garnie d'un haut biais de velours, surmonté de trois rangs de dentelle superposés; fichu-corsage en velours, garni de dentelle noire; mitaines et manchettes de dentelle noire; coiffure formée d'une barbe de dentelle noire et d'une rose.

Toilette de visite. — Robe de satin garnie de galons de velours frappés; mantelet en velours garni de dentelles; chapeau de velours orné d'une fleur de velours.

AMEUBLEMENTS. — Décidément l'heure des métamorphoses des salons est arrivée; aux rideaux de mousseline ont succédé les lampas et les damas. — Les portes se sont recouvertes des admirables portières en tapisseries, qui, par les soins de Foye-Davenne rappellent les luxes de la renaissance ou les élégances de Louis XV.

Car nous le savons tous, les portières de Foye-Davenne sont les premières qui aient paru dans notre luxe moderne, où elles ont conservé la suprématie du bon goût, et se trouvent dans tous les salons marqués par la distinction et la recherche.

Il en est de même de ces tapis que nous

¹ Rue Vivienne, 15. — ² Rue Neuve Saint-Augustin.

¹ Chapellerie du Grand Bazar, boulevard des Italiens, 1, et rue Richelieu, 115.

rappellerons à cet instant où ils deviennent nécessités premières.

Disons donc qu'il existe dans cette maison une foule de tapis de moquette, d'Aubusson, de Smyrne, d'Écosse, etc., etc., etc.; des dessins les plus nouveaux et les plus convenables aux petits comme aux grands appartements. Un mot surtout sur ces literies si belles et si parfaitement organisées dans la maison de Foye-Davenne¹, et qui doivent être citées dans l'intérêt des ménages.

— Une spécialité à recommander aussi est celle des lits en fer portés à une perfection de travail qui les rend susceptibles de faire partie des plus jolis mobiliers. — C'est ainsi que nous les voyons dans la maison Dupont², où l'on s'empresse à ce moment de faire choix de ce genre de lits, rendus plus ou moins élégants, selon les dorures, peintures ou sculptures qu'on y adapte. — Les couchettes d'enfant y sont surtout charmantes, et les sommiers qui y sont adoptés les rendent d'une utilité immédiate qu'on apprécie infiniment.

UNE LÉGENDE DE COULISSES.

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville...

I.

Ce n'est pas des coulisses d'aujourd'hui que je veux parler; ce n'est ni à l'Opéra ni aux Bouffes que je veux vous mener.

L'histoire dont je viens vous parler est un peu vieille, puisqu'elle date de 1660, si je ne me trompe. Heureuse époque, où les actrices aimaient quelquefois et ne s'enrichissaient jamais.

Il y a tout près Paris un endroit silencieux, ignoré, visité tout au plus par quelque garçon boucher attardé, qui ramène ses moutons marqués broutant leur dernière herbe.

C'est là que commence mon églogue.

Entre deux coteaux tout tapissés de verdure et couverts de hauts peupliers, la Bièvre, encaissée dans un lit de petits cailloux roses et polis, roule son eau encore limpide et transparente.

De vieux saules laissent pendre dans l'eau leur feuillage, ou bien, réunissant leurs branches, ils font, par leur réflexion dans l'eau, un véritable cerceau de verdure.

Parfois la brise du soir y porte le parfum des clématites et des lilas en fleurs, et les acacias, en secouant leur feuillage, vous couvrent de leur neige blanche.

On se croirait dans cette froide vallée de Tempé où les bergers d'Arcadie combattaient à la flûte, et dans laquelle Apollon lui-même ne dédaignait pas de jouer au palet.

..... C'était au temps de la jeunesse de Molière, jeunesse inquiète et ardente s'il en fut, toute remplie d'enthousiasmes naïfs et de découragements.

Ce n'était pas alors Molière, c'était encore Poquelin, Poquelin, fils étourdi et paresseux de M. Poquelin, marchand de drap à la Halle.

Souvent, par les belles matinées du printemps, lorsque le vent du matin lui apportait de la campagne jusqu'à sa chambre, aux Piliers des halles, les senteurs de blés verts, de longues larmes roulaient silencieusement sur ses joues: il restait ainsi quelque temps, ouvrant la bouche comme pour mieux remplir ses poumons de cet air, et puis il redescendait tristement pour travailler à son métier.

Peut-être son oncle l'avait-il mené la veille au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. — Il avait applaudi à Gros-Guillaume et à Gautier Garguille, — tous ces joyeux compères, à la face enfarinée, à la trogne rouge, et qui savent recevoir avec tant de grâce et rendre avec si peu de discrétion un coup de pied; et Molière, qui sentait en lui la muse naissante de son génie, passait des nuits d'insomnie, dans lesquelles il entrevoyait les plus sombres horizons et les plus folles ivresses.

L'enfance des poètes a toujours été ainsi, silencieuse et souffrante; ce besoin de créer, d'exprimer au dehors, de ciseler une pensée, de donner à l'idée cette forme, ce souffle de vie de l'art, ce besoin se trahit par une vague et douloureuse aspiration.

Molière connaissait ce coin ignoré près Paris, et par ses jours de tristesse et de

¹ Rue Neuve des Petits-Champs, 63. — ² Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3 et 5.



Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau et Coiffure des M^{lles} de M^{lle} D'Éboreff, anc. M^{lle} Thomas. Mantelot et ensemble de toilette
 par la M^{lle} Popelin-Ducare. Dentelle Violard. Fleurs Constantin. Mouchoir Chapron et Guerlain.
 Pendule en porcelaine de Lahoche. Boire.*

Mrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



lassitude, il partait, il venait se cacher au milieu des herbes et des bourdonnements du feuillage; il passait ainsi des journées entières, les yeux au ciel, écoutant avec ravissement le bruit du vent dans les feuilles, le chant des oiseaux dans les arbres, et les voix imperceptibles des scarabées et des grillons, qui font, à elles toutes, comme un interminable concert.

Un jour, Molière était venu là, quand, auprès du ruisseau, il vit une jeune fille qui trempait du linge dans l'eau.

C'était une jolie brunette, bien rose, bien fraîche, bien alerte.

Elle frappait son linge sur une pierre avec ses mains roses, et chantait joyeusement un refrain; et cela avec tant de franche gaité, de bonne humeur, que c'était plaisir de la voir travailler, puis s'arrêter, sourire avec ses belles dents blanches, et reprendre ses couplets. Ces paroles étaient assez naïves; les voici :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie,
J'aurais dit au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie,
O gai !
J'aime mieux ma mie.

Molière la regarda avec plaisir, la chanson lui fit plaisir, peut-être à cause de l'air lui-même, peut-être à cause des lèvres qui la chantaient.

— Et qui t'a appris cette chanson ? lui dit-il en souriant.

— Ah ! c'est Jacques, reprit-elle.

— Et qu'est-ce que c'est que Jacques ?

— Jacques, c'est mon amoureux, continua naïvement la fillette.

— Bah ! fit Molière un peu surpris. — Et il t'aime bien, ton amoureux ?

— Oh ! oui ! bien ! et moi aussi ; nous devons bientôt nous marier ; mais monsieur le curé dit comme ça qu'il faut attendre encore un peu, que Jacques n'est pas assez riche.... que nous avons le temps.... — Et elle fit une petite moue. — En attendant, continua-t-elle, il fauche les blés, il chante pour faire passer le temps, et le dimanche nous allons danser sur l'herbe avec les autres.

Molière était jeune ; à cet âge on a bien vite fait connaissance ; au bout d'une heure

ils mangeaient ensemble le pain et les pommes qu'elle avait apportés dans son panier. Enfin il fallut se quitter.

— A propos, lui dit Molière, comment t'appelles-tu ?

— Jeanne.

— Eh bien ! Jeanne, veux-tu m'aimer ?

— Comme Jacques ! Oh ! non, je ne le pourrais pas.

— Non, mais comme ton ami.

— Oh ! oui alors, je le veux bien.

Et elle s'enfuit après avoir cueilli quelques fleurs bleues, et Molière entendit encore quelque temps dans le lointain la voix de Jeanne qui répétait :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie....

II.

Mon histoire me paraît assez pastorale, il n'y manque qu'une houlette et des moutons. Mais après tout, je n'ai pas promis un roman, mais une histoire, une simple histoire sans intrigue, sans péripétie. La fin est pourtant un peu moins bucolique, et nous rapproche de la coulisse, dont nous sommes éloignés un peu trop.

Jeanne s'était mariée avec Jacques, et Molière avait assisté à leur mariage, quelque peu accéléré par certains écus qui avaient servi à grossir un peu plus vite la bourse de Jacques ; à la fin du dîner, Jeanne et Jacques avaient chanté ensemble, à l'honneur de Molière, leur air favori :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie....

Et puis ils s'étaient embrassés au refrain, et Molière les avait quittés, heureux de leur bonheur. Trois années s'étaient écoulées ; Molière avait enfin abandonné les Piliers des halles ; *l'Etourdi*, le *Dépôt amoureux* avaient paru. Le nom de Molière commençait à se répandre dans la ville ; Louis XIV l'appelait souvent à Versailles, à la cour, et la troupe qu'il avait enrôlée avait fini par détrôner la compagnie de l'hôtel de Bourgogne.

Et Jeanne, qu'est-elle devenue ?

Il faut l'avouer, enfin ; Jeanne aimait

trop les habits bleus de messieurs les mousquetaires.

Jacques la surprit un beau jour pendue aux manchettes de dentelle d'un lieutenant. Il prit mal la chose, et chassa Jeanne de chez lui.

La pauvrette, tout éplorée, courut se réfugier chez le mousquetaire. Mais celui-ci avait bien autre chose à faire qu'à s'amuser à garder auprès de lui une paysanne.

Alors, la mort dans l'âme, elle se dirigea vers le ruisseau de la Bièvre, à l'endroit où elle avait autrefois rencontré Molière.

Le paysage avait bien changé. C'était en automne, le ciel était gris; le vent secouait les arbres, et les oiseaux ne chantaient plus. La terre était sèche, et les feuilles mortes craquaient sous les pieds.

Jeanne s'arrêta et se mit à pleurer; puis, ne sachant où aller, elle voulut mourir, et trempa le bout de son pied dans l'eau; mais elle la trouva glacée, et elle eut peur d'avoir froid. Alors elle se souvint de Molière; depuis longtemps elle ne l'avait plus vu, mais elle avait entendu parler de lui, et toute pleurante elle partit.

Quand elle arriva à Paris, la nuit était tout à fait venue; il pleuvait, et il pleuvait fort; si bien que la figure de Jeanne et ses cheveux ruisselaient. Toute tremblante, elle s'arrêta enfin devant la porte du comédien.

— Qui va là? cria Molière, entendant frapper à cette heure. Pour toute réponse, Jeanne chanta d'une voix toute triste sa chanson d'autrefois :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie....

Molière tout ému vint ouvrir.

— Eh bien! Jeanne, qu'y a-t-il?

— Oh! monsieur, s'écria-t-elle en se jetant au cou de Molière et en laissant couler ses larmes, je suis bien malheureuse! — Jacques m'a chassée de chez lui, je ne sais où aller. — Le théâtre! me suis-je dit, c'est comme le couvent, on y reçoit tout le monde. J'ai mieux aimé le théâtre; là, il est encore permis d'aimer quelquefois, et j'ai pensé à vous...

Molière essaya comme il put de consoler la pauvrette.

Un mois après, Jeanne, sous le nom de

Jeanne Duplessis, débutait dans le rôle de Marinette du *Dépit amoureux*...

Las! cette vie insouciant et amoureuse devait bientôt finir.

Jeanne se laissa aimer par le marquis de Pomponne; puis, huit jours après, ils se brouillèrent. La rupture eut lieu derrière un portant de coulisse. Le lendemain, on trouva Jeanne pendue entre un pot de fard, une guitare et un masque.

Ainsi finit Jeanne Duplessis.

Jeanne Duplessis a laissé une réputation parmi les actrices de la troupe de Molière. C'était bien, disent les chroniques du temps, la soubrette au nez retroussé, à la mine friponne. Nulle mieux qu'elle, ne savait porter le cotillon court de Marinette et le bonnet blanc de Zerbinette. Nulle ne savait mieux appliquer sur le chef de Gros-Guillaume un soufflet bien étourdi. Nulle n'avait l'air plus friand ni plus appétissant, et tout le monde eût voulu lui parler comme Sganarelle dans *le Médecin malgré lui*.

Et Molière! Molière marié et malheureux en ménage, Molière sans cesse harcelé par les boutades d'humeur de la Béjart, Molière, pour se consoler, pensait parfois à Jeanne Duplessis et aux arbres de la Bièvre, tous ces fantômes de sa belle jeunesse; et quand un jour, dans un accès de tristesse et de bile, il prit la plume pour écrire le chef-d'œuvre du *Misanthrope*, il pensa à la pauvre Jeanne, et ce fut la main tremblante et les larmes dans les yeux qu'il transcrivit la chanson que Jeanne autrefois lui avait chantée sous les arbres :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie,
J'aurais dit au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie,
O gai !
J'aime mieux ma mie.

DONATO.

LE FAT PUNI.

Dans la colonie parisienne qui prolonge sa villégiature à Saint-Germain, se trouve un petit-maître entre deux âges, plutôt jeune que mûr, très-élégant, qui a con-

servé de ses bonnes fortunes passées beaucoup de prétentions à les continuer.

L'autre soir, après avoir fait une échappée à Paris, il prit à neuf heures le dernier convoi pour retourner à Saint-Germain. Le compartiment dans lequel il entra était bien garni de voyageurs, il n'y avait qu'une place vide en face de lui, et au moment du départ, une dame jeune et jolie vint occuper cette place.

A la lueur de la lampe qui éclaire l'intérieur des voitures, l'amateur du beau sexe remarqua les grâces de sa voisine, et, bien qu'elle eût l'air d'une femme parfaitement comme il faut, il voulut profiter de ce qu'elle était seule pour tenter l'aventure.

Il commença par quelques paroles d'abordage qui n'obtinrent pas de réponse : mais, loin de se décourager, il eut l'indélicatesse d'abuser du voisinage en pressant de sa botte impertinente un petit pied qu'il était impossible de lui soustraire.

Que pouvait faire la jolie voyageuse ? se fâcher, réclamer l'assistance de ses compagnons de voyage ? L'offense n'était pas assez grande pour provoquer un éclat. Elle fit mieux ; elle se résigna, tout en méditant un moyen de se venger sans bruit et sans scandale.

Aux deux tiers du chemin, vers la station de Rueil, elle sortit tout à coup de son impassibilité, releva la tête, et répondit aux œillades par des regards très-significatifs. Le séducteur était dans le ravissement.

— Ce doit être une veuve, pensa-t-il avec une secrète satisfaction.

A la station de Chatou, la voyageuse fit ouvrir la portière ; c'était là qu'elle s'arrêtait. Elle se leva pour sortir de la voiture, et en se levant, elle se pencha vers le séducteur, et lui dit tout bas :

— Descendez !

Le Lovelace ne se le fit pas répéter. Plein d'une douce émotion, il s'élança hors de la voiture et sauta lestement sur le sol.

Le convoi repartit avec sa vitesse accoutumée.

Il faisait un temps affreux ; la nuit était profonde et le vent du nord faisait tourbillonner une pluie fine et glaciale.

Mais le Lovelace n'était occupé que de la belle voyageuse. Elle était à deux pas de lui ; — un monsieur qui l'attendait au dé-

barcadère s'approcha d'elle, lui tendit le bras, et l'abrita sous un parapluie en lui adressant tout haut quelques mots qui révélaient sa qualité de mari.

— Un mari ! pensa le séducteur ; pourquoi donc m'a-t-elle dit de descendre ?

Et tout en faisant cette amère réflexion, il suivit la jolie voyageuse, qui, appuyée sur le bras conjugal, s'éloignait d'un pas léger.

Les deux époux entrèrent bientôt dans une maison située près de la station ; le mari passa le premier ; alors seulement la voyageuse retourna la tête, et le vent emporta un éclat de rire argentin. Puis elle disparut, et la porte se referma avec ce bruit sec qui brise le cœur des amoureux.

Le séducteur comprit enfin qu'il était joué. L'illusion envolée, il sentit le froid, le vent et la pluie. La mystification lui apparut alors dans toutes ses horreurs. Il était là, en pleine campagne, dans les ténèbres, par un temps abominable.

Le convoi du chemin de fer qu'il avait quitté était le dernier. Chatou est un petit endroit charmant, mais qui n'offre aucune ressource ; impossible de compter sur un véhicule quelconque. L'infortuné voyageur fut donc obligé de prendre bravement son parti et d'entreprendre pédestrement le trajet qui sépare Chatou de Saint-Germain. Il se mit à marcher à tâtons dans la nuit sombre, trébuchant à chaque pas, s'enfonçant dans les ornières, et maudissant la soif des conquêtes. Le vent lui vola son chapeau, la pluie pénétra ses vêtements, il s'égara dix fois dans l'obscurité, et arriva chez lui entre minuit et une heure, glacé, trempé, moulu, crotté, tête nue, pris par le rhume et menacé de la fluxion de poitrine.

Il n'en fut pas quitte à ce prix, car le secret de son infortune fut révélé, on ne sait comment, et se répandit dans la société parisienne de Saint-Germain, qui en fit un intarissable sujet d'épigrammes et de brocards. Sa fuite n'a pas désarmé les rieurs ; on raconte toujours l'anecdote sous le titre du *Fat-puni*, — vrai titre de comédie si le sujet en valait la peine.

POÉSIE.

L'heure du départ a sonné :
Près de toi que mon cœur adore,
Que ne puis-je rester encore,
O mon pauvre ange abandonné !

L'oiseau dans son palais de mousse
Garde sa compagne toujours ;
Au printemps, chaque fleur qui pousse
Fleurit sous les mêmes amours.

Le soleil jette avec largesse
L'or de ses rayons sur les blés ;
La lune dort avec tendresse
Dans les nuages étoilés.

Tout ce qui s'aime sur la terre,
Semble être béni par les cieux ;
L'onde aux rives qu'elle préfère
Donne un baiser harmonieux.

La brise chante dans les roses,
Et de ce céleste concert,
Mille fleurs soudain sont éclores
Qui jettent leur parfum dans l'air !

Et là-bas, sous cette charmillle
Qui ne cache que les oiseaux,
J'aperçois une jeune fille
Qui met un nom sur les bouleaux.

Vois ! les fleurs, les astres, les femmes,
Et le jour que baise le soir,
Tous à l'amour ouvrent leurs âmes,
Ouvre donc ton cœur à l'espoir !

Car je t'aime bien plus encore
Que la brise n'aime les fleurs,
Plus que l'oiseau n'aime l'aurore,
Et l'herbe, la rosée en pleurs.

AURÉLIE DE B.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *André del Sarto*.

Ce qui arrive à M. Alfred de Musset est sans exemple dans l'histoire du théâtre. On sait quel dédain s'attache naturellement à des œuvres dramatiques que l'auteur livre à la publicité sans affronter la scène. Eh bien ! ces drames, ces comédies, publiés en volumes depuis quinze ans, et que M. Alfred de Musset n'avait pas même songé à

donner au théâtre, la Comédie-Française les adopte l'un après l'autre, et le public les reçoit avec une sorte d'enthousiasme.

Cette bonne fortune est justifiée du reste par l'originalité et le talent distingué de l'écrivain.

André del Sarto n'est pas, du reste, une œuvre dans le genre d'*Un Caprice* et des autres bagatelles que la Comédie-Française a représentées depuis quelque temps ; c'est un drame qui prouve toute la souplesse d'esprit dont l'auteur est doué. Autant il y a de fantaisie et de grâce dans ses légères esquisses, autant il y a de poésie et de passion dans *André del Sarto*.

Loin de nous la pensée d'analyser une œuvre que tant de personnes ont lue et appréciée. Nous dirons seulement que cette œuvre a produit beaucoup d'effet, et qu'elle a été chaudement accueillie.

Cet ouvrage est supérieurement interprété par les artistes de la Comédie-Française.

Album.

Le ministre du commerce a décidé que l'exposition des produits de l'industrie française, qui doit s'ouvrir l'an prochain, aurait lieu au grand carré des Champs-Élysées, ainsi que cela a été pratiqué en 1844. Les constructions des salles d'exposition seront entreprises aussitôt que le conseil municipal aura donné son adhésion à la proposition du ministre du commerce, relative à cet emplacement.

— La commission chargée d'examiner les travaux à exécuter au Louvre s'est rendue dans ce palais ; elle a parcouru le salon d'Apollon et les autres salles qu'il s'agit d'approprier au Musée national.

A ce Numéro est jointe la planche 2394.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Parait tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.